

J'AIMERAIS LA CONNAÎTRE

La pièce était envahie par la fumée au point que ma vue en était brouillée. Le plus éprouvant était cette odeur abominable, mais je n'arrivais pas à y échapper : je suffoquais et, à mesure que la fumée s'épaississait, les larmes me montaient aux yeux. Malgré mes efforts, je sentais la nausée m'envahir et l'envie de vomir se faisait plus pressante.

Bizarrement, il n'y avait aucun bruit, mis à part le crépitement des flammes qui progressaient à travers la pièce, dévorant tout sur leur passage, et, pendant un bref instant, je sentis la chaleur sur mon visage.

J'avais atteint l'appartement en grimpant l'escalier étroit et, malgré quelques débris calcinés, l'incendie n'avait pas encore trop touché les lieux. J'imaginai donc parfaitement ce qu'on pouvait ressentir, piégée dans un fauteuil roulant, avec pour seule issue un ascenseur en panne... J'avais peur, je me sentais perdue, affolée ; je savais qu'elle devait éprouver la même chose car mes sentiments étaient identiques aux siens, la panique qui montait en moi était la sienne, et l'expérience que je vivais en cet instant était aussi la sienne. Nous la partagions !

J'avais fait halte en haut des marches et regardai derrière moi... Pas d'échappatoire de ce côté-là, pensai-je avec tristesse. Prisonnière, jour après jour : dépendante

de l'aide des autres, dépendante de leurs visites, dépendante de leurs soins...

En traversant les flammes et en pénétrant au cœur de la fournaise, j'éprouvai les sensations familières de quelqu'un qui se glisse dans la peau d'un autre, dans la vie d'un autre, puis, en un instant, je plongeai encore plus loin en arrière, franchissant le sas du temps et de l'espace, remontant jusqu'à cette époque où il n'y avait ni fumée, ni feu, ni flammes terrifiantes, quand l'appartement était ensoleillé et pimpant. Je me retrouvai dans un petit deux-pièces très soigné, avec une kitchenette, une salle de séjour confortable, une salle de bains facile d'accès, dotée de tous les accessoires nécessaires à un handicapé, et une chambre avec juste assez d'espace pour un lit d'une personne et une penderie; mais, par la fenêtre, le soleil inondait de sa lumière d'or le couvrelit, créant une atmosphère chaude et accueillante.

Le lieu était conçu pour une personne seule – une jeune femme handicapée –, et en y jetant un coup d'œil circulaire, je ne fus pas étonnée de voir un fauteuil roulant dans le coin de la pièce. Il donnait des signes de fatigue, et je devinai qu'il avait beaucoup servi.

«J'aimerais la connaître.» La pensée jaillit dans mon esprit sans y être invitée, et à peine l'avais-je émise que je me remis à voyager de plus en plus loin dans le temps, jusqu'à ce que je m'arrête quelques mois en arrière, à une époque où les choses allaient bien – en tout cas aussi bien que possible –, et je la vis, toute petite, comme une enfant, alors que je la savais âgée d'une trentaine d'années, dans son fauteuil roulant, un sourire radieux aux lèvres, écoutant attentivement la jeune femme assise à côté d'elle dans le canapé. Je me rendis compte que cette visiteuse, qui se révéla être sa sœur, était en train de lui raconter une histoire, et

je sursautai quand une plaisanterie déclencha chez les deux sœurs un grand éclat de rire inattendu, et que leurs mains se joignirent en un geste affectueux que seuls ceux qui ont éprouvé de tels sentiments peuvent comprendre.

C'était un moment de tendresse, comme elles en avaient déjà tant partagé au fil des ans, et qu'elles étaient sûres – à supposer qu'elles se soient fait la réflexion – de partager encore en de multiples occasions. J'eus le cœur serré car je savais ce qui allait arriver. Je savais que l'une d'elles allait passer le reste de sa vie à se sentir coupable, alors qu'elle n'aurait de toute façon rien pu faire, et je savais que cela lui briserait le cœur.

«Qui donc voudrait être à ma place? me dis-je égoïstement, tandis que la douleur et les souffrances de ces inconnues me pénétraient l'âme. Il faudrait être fou pour vouloir être dans ma peau!»

La jeune femme qui occupait l'appartement où je me trouvais avait un lourd handicap moteur de naissance et n'avait jamais pu marcher, ce qui ne l'avait pas empêchée d'être une personne heureuse et optimiste, entourée d'une famille aimante, qui l'avait encouragée à devenir aussi indépendante que possible, et lui avait appris à saisir toutes les opportunités que la vie lui offrait. Et c'est précisément ce qu'elle avait fait!

Dès qu'elle s'en était sentie capable, elle avait insisté pour prendre un logement, assurer son indépendance, trouver un emploi – qu'elle exerçait à domicile grâce à son ordinateur. Elle avait accepté comme seule concession que les membres de sa famille se relaient pour faire les courses et assurer les tâches qui lui étaient inaccessibles.

Ce système avait parfaitement bien fonctionné, jusqu'à ce jour fatal...

Je continuai à les observer pendant un bref laps de temps – en termes de temps terrestre –, mais qui, dans cet autre contexte temporel, dura peut-être une heure ou deux. J'appris à connaître un peu la jeune femme, à cerner l'esprit qui animait son corps terrestre, ainsi que son attitude vis-à-vis de sa sœur et leurs interactions, et je constatai que des liens exceptionnels les unissaient. Cela me rendait heureuse et triste à la fois, car je savais que des souvenirs merveilleux allaient se tisser entre elles, et j'avais le privilège d'en être le témoin en temps réel.

« Mais qui donc n'aurait pas envie d'être à ma place ? murmurai-je, tandis que la joie et le bonheur de ces inconnues envahissaient mon âme. Il faudrait être fou pour ne pas vouloir être à ma place. »

Et je repartis. Je franchis de nouveau le sas du temps, non pas pour revenir au présent, mais juste avant l'incendie, au début de la tragédie.

Elle avait décidé de s'allonger sur son lit pour se reposer pendant que sa sœur faisait les courses. Elle était en panne de cigarettes : fumer était son seul vice... Il ne lui en restait qu'une, qu'elle alluma après son départ. Calée contre les oreillers, la télévision en fond sonore discret, elle s'apprêtait à tirer quelques bouffées...

Mais elle s'endormit. La cigarette fit d'abord un trou dans le couvre-lit et, avant que le feu ne prenne pour de bon, ses poumons affaiblis furent envahis par la fumée, puis elle cessa de respirer. Elle ne sentit pas, contrairement à moi, la chaleur des flammes ; elle n'entendit pas, contrairement à moi, le rugissement du brasier qui engloutit la chambre ; elle ne sentit pas, contrairement à moi, l'abominable odeur de chair brûlée – sa propre chair. Car les anges étaient déjà venus la chercher et l'avaient emmenée en lieu sûr, dans un havre d'amour et de paix.

Revenue au temps présent, au moment où j'avais raconté tout cela à sa sœur et aux autres membres de sa famille, je revis le visage de la jeune femme, son sourire lumineux, sa force, sa détermination et son esprit indépendant. Je la vis debout, plus grande que je ne m'y attendais, le dos droit, les jambes solides... Elle n'était plus dans le fauteuil roulant qui, au cours de sa vie – sa vie sur cette terre, devrais-je dire –, avait joué un rôle dominant. Et la voix de Dieu était là, tout autour de nous!

CETTE PETITE VOIX SILENCIEUSE

Elle était mère de deux enfants, mariée depuis vingt-cinq ans, et travaillait à mi-temps dans un cabinet médical. Ses fils, respectivement âgés de seize et dix-huit ans, ne lui laissaient pas une minute de répit, comme c'est souvent le cas avec les adolescents.

C'était une famille de gens ordinaires, menant une vie à la fois satisfaisante, simple et très active, et, comme la plupart d'entre nous, ils considéraient leur situation comme allant de soi.

La spiritualité n'avait pas de place dans leur quotidien, ils n'allaient jamais à l'église, sauf à l'occasion d'un mariage ou d'un baptême, et Dieu ne faisait pas partie de leur existence – bien que Rachel, si on lui avait posé la question, eût sans doute dit qu'elle croyait en Lui. Ils ne croyaient pas non plus au paranormal, aux fantômes, aux revenants, ni en aucune de ces choses auxquelles certains d'entre nous sont sensibles.

C'était un vendredi soir, tard, vers la fin du printemps; le cadet était couché, l'autre garçon s'était attardé chez sa petite amie. Le couple dormait aussi. Rien d'extraordinaire, si ce n'est qu'à 23 h 30 précises Rachel fut réveillée par un bruit étrange qui la transperça jusqu'au tréfonds de son âme. Elle bondit hors du lit, le cœur battant la chamade, et, tandis qu'elle dévalait l'escalier en trébuchant, elle fut saisie d'une

peur terrible et inexplicable. Rachel s'effondra au bas des marches, incapable de se tenir debout – ses jambes s'étaient dérobées sous elle. Et elle savait... elle savait.

Quand le téléphone sonna environ vingt minutes plus tard, Rachel était toujours assise par terre au pied de l'escalier – comme elle le raconta plus tard – attendant l'appel, et quand elle entendit, à l'autre bout du fil, une voix lui annoncer que son fils avait été tué dans un accident de moto vingt minutes plus tôt, elle ne fut pas du tout surprise.

«C'est comme si une voix m'avait appelée du fond de mon sommeil, me dit-elle lors de notre première rencontre, mais c'était une voix familière, que je suis sûre d'avoir déjà entendue, bien que je ne sache ni où ni quand. Et même si la voix semblait résonner dans ma tête, j'avais en même temps l'impression qu'elle m'enveloppait. À cet instant-là, j'ai su de manière absolument certaine, avant que le téléphone ne sonne, que mon fils m'avait été enlevé; j'ai senti l'impact à l'heure exacte où l'accident s'est produit, et je savais qu'il était mort.»

Rachel est simplement l'une de ces centaines de milliers de personnes ayant vécu ce genre d'expérience. Cet état cognitif n'a rien d'exceptionnel, il advient aux plus simples d'entre nous, mais peut-être pas d'une façon aussi spectaculaire. Les indices sont souvent plus discrets et peuvent facilement passer inaperçus – sauf que, au fond de nous, nous savons que quelque chose d'insolite, d'étrange ou de terrible est en train d'arriver; nous avons en nous ce sentiment persistant qui semble s'infiltrer et, quels que soient nos efforts, nous ne parvenons pas à nous en débarrasser.

On rêve d'un être cher disparu, et, au réveil, on en garde un souvenir très clair. Le rêve semble réel, c'est

comme si l'on avait reçu la visite de la personne en question. On se surprend à dire: «Tout cela n'était qu'un rêve... et pourtant, ça semblait si vrai... Mais ce n'était qu'un rêve.» Et nous continuons indéfiniment à chercher des explications plausibles, en essayant de ne pas tenir des propos délirants, tout en sachant, au plus profond de nous, que le phénomène est bien réel.

Cette petite voix silencieuse, cette connaissance qui refuse de s'effacer, cette voix, est celle de Dieu; c'est la voix de nos anges, de nos chers disparus qui essaient d'entrer en contact avec nous, de nous guider et de nous montrer qu'ils sont là, à notre disposition.

Ce n'est pas une manifestation uniquement réservée aux plus sensibles ou aux plus éveillés spirituellement; ou à ceux d'entre nous qui méditent, sont religieux ou dévots. C'est un phénomène dont nous sommes tous, d'une manière ou d'une autre, capables de faire l'expérience – et il existe un certain nombre de raisons à cela.

Combien d'entre nous ont déjà entendu cette petite voix silencieuse qui semble vouloir nous guider ou nous dire quelque chose? Combien ont vu les signes émanant du monde des esprits? Combien ont reçu de l'aide par les voies les plus inattendues, quand ils en avaient désespérément besoin? Je crois que la réponse à toutes ces questions est: nous tous.

Nous recevons si souvent des conseils de la part de ceux qui sont dans le monde des esprits, sous forme de signes ou d'intuitions, sans même nous en rendre compte – ou, dans le cas contraire, nous pensons que notre imagination nous joue des tours.

Vous décidez par exemple un jour, sur un coup de tête, d'aller dans un restaurant où vous n'êtes pas retourné depuis des années, et vous tombez justement sur une personne que vous n'avez pas vue depuis des

lustres, mais à qui vous n'arrêtez pas de penser. Est-ce une coïncidence ?

Ou vous partez par inadvertance dans la mauvaise direction et perdez votre chemin, et vous vous retrouvez pourtant au bon endroit à la bonne l'heure. Se pourrait-il, là encore, qu'il s'agisse d'une coïncidence ? En rentrant chez vous, vous faites halte au supermarché, sans nécessité particulière, et vous évitez ainsi l'accident dans lequel vous auriez sans nul doute été impliqué. Là aussi, ce serait une coïncidence ?

Personnellement, je n'y crois pas. Je pense que chaque action, chaque interaction, fait partie d'un plan divin et que toutes ont des conséquences. Mais je ne veux pas dire par là que nous sommes des marionnettes dansant sur une musique composée par la main de Dieu, dénuées de toute intention propre. Je crois que nous avons notre libre arbitre, et que nous pouvons l'exercer chaque jour, d'une manière ou d'une autre.

Je pense que l'exercice de ce libre arbitre consiste, entre autres choses, à décider d'être attentif – ou non – à cette petite voix silencieuse qui résonne en nous et à notre capacité à « voir ».

Je suis convaincue que nous naissons tous en ayant conscience de notre âme, que nous sommes tous doués d'une sensibilité à ces forces extérieures qui nous environnent. La plupart d'entre nous – notamment les plus sensitifs – ont juste envie d'être comme tout le monde : normaux. Nous avons l'impression qu'en adoptant un comportement généralement considéré comme inhabituel, en exprimant notre sensibilité, nous serons accusés de bizarrerie.

« Le problème, avec toi, c'est que tu es trop sensible. » Je sais que cette remarque concerne nombre d'entre vous. Elle émane toujours de quelqu'un qui,

dans un contexte donné, fait preuve d'un manque flagrant de sensibilité, et qui soit ne se rend pas compte de sa propre insensibilité, soit refuse simplement de se montrer sensible, par crainte de voir les autres profiter de ce qui passe pour de la faiblesse.

Mon expérience m'a appris que la sensibilité et la sensitivité sont parmi nos plus grandes forces. Elles nous donnent un pouvoir et une vision de ce que nous sommes, ainsi que les raisons de notre existence sur cette incroyable planète Terre. La sensibilité nous permet de nous lier d'une manière ou d'une autre à ceux qui nous sont chers, à ceux qui nous ont quittés; notre sensitivité nous aide à comprendre nos propres capacités médiumniques (aptitudes que nous avons tous à des degrés divers) et à nous y connecter.

Chacun, j'en suis convaincue, est doté dès la naissance d'un sens inné du savoir, d'un lien à Dieu et à l'univers. Chacun a en lui cette petite voix silencieuse, mais la plupart d'entre nous ignorent comment y avoir accès, et même lorsque la connexion a lieu, nous avons du mal à y croire ou à la prendre en compte. Pourtant, tant de choses merveilleuses peuvent se produire – et se produisent effectivement – dès lors que nous osons faire confiance à notre nature instinctive.

Écouter sa nature instinctive est une affaire de confiance: il faut apprendre à faire confiance à soi-même, au monde des esprits et au processus.

Dans ces moments de la vie où nous avons un poids sur le cœur et où nous avons besoin d'une réponse, si nous faisons silence et que nous commençons à être attentifs à ce que nous ressentons au plus profond de nous, que nous nous mettons à écouter la voix de notre âme, de notre nature instinctive, alors la réponse à notre dilemme nous est révélée... La réponse, nous la

sentons : nous savons comment régler notre problème, même si ce que nous savons devoir faire consiste précisément à ne rien faire.

Si quelque chose dans notre existence ne sonne pas juste, qu'il s'agisse de notre travail, de nos liens, ou d'un souci concernant notre famille ou nos amis, il suffit de s'asseoir quelques minutes en silence et de tourner un regard intérieur sur notre problème, sans angoisse ni émotion qui brouille l'esprit. Nous entendrons alors cette petite voix silencieuse nous parler et nous guider vers une solution... Nous la percevrons et la reconnaitrons.

De nombreux individus engagés dans des relations où ils sont victimes de violence ont trop honte ou trop peur pour instaurer les changements nécessaires, mais ils ont souvent une perception intérieure, un instinct qui leur dit et leur répète que s'ils osaient, s'ils se faisaient confiance, ils auraient le pouvoir de tout changer. D'autres, subissant également la brutalité, « savent » – avec une certitude qui ne peut venir que de cette connexion intuitive et instinctuelle qu'ils ont avec leur âme, avec cette petite voix intérieure qui les prévient du grave danger encouru. Certains, comme la femme dont l'histoire va suivre, savent qu'ils seront, un jour ou l'autre, assassinés par leur persécuteur, quelles que soient leurs tentatives pour modifier le cours des choses. Et l'on aura beau user de persuasion, de raisonnement ou de promesses de protection, cela ne changera rien à leur certitude. L'exemple que voici illustre parfaitement mon propos.

Ce récit concerne une jeune femme – appelons-la Bethany – mariée depuis plus de cinq ans – période au cours de laquelle, dans l'ensemble, le couple fut heureux. Elle n'avait jamais vraiment prêté attention

à ces moments où son mari se mettait tout à coup en colère – généralement pour des brouilles – ou semblait perdre son sang-froid sans raison apparente. Après tout, se disait-elle souvent, ses accès de colère, ses agressions verbales soudaines et incontrôlables n'étaient que passagers : il explosait, hurlait et s'excusait l'instant d'après. Elle trouvait des excuses à sa mauvaise conduite : le stress du travail, de la famille qui, pensait-elle, ne comprenait pas toutes les pressions qu'il subissait, etc. ; elle lui pardonnait parce qu'elle l'aimait et avait le sentiment d'être la seule à le comprendre.

Totalement sourde à ses intuitions, aveuglée par son besoin de réussir sa vie de couple, et refusant d'être considérée par ses amis et sa famille comme une incapable, elle s'efforçait d'ignorer cette petite voix intérieure, silencieuse, qui lui disait que quelque chose clochait ; elle s'efforçait de la repousser jusque dans les coins les plus reculés de son esprit. Et cela fonctionnait : ils étaient heureux, et si quiconque tentait de lui suggérer que son mari dépassait un tant soit peu les bornes, Bethany refusait obstinément d'écouter cette petite voix, malgré ses efforts pour se faire entendre.

Elle disposait de son libre arbitre, pouvait choisir d'écouter ou d'ignorer la voix. Et Bethany choisit de nier, encore et encore.

Puis un beau jour, un jour de joie et de bonheur, Bethany annonça à son mari qu'elle était enceinte. Elle était si excitée et si enthousiaste à la perspective de devenir mère qu'elle ne remarqua pas son regard sombre, son sourire crispé et la froideur qu'il lui manifesta à partir de ce moment-là. Elle refusa de voir une vérité qui crevait les yeux... Mais les intentions horribles de son mari ne tardèrent pas à transparaître de manière très claire.

Au début, les coups étaient imprévisibles, et son mari se confondait ensuite en excuses; il la suppliait de lui pardonner et, usant de tous les bons vieux prétextes, lui jurait chaque fois que cela ne se reproduirait plus. Mais il ne lui fallut guère de temps pour passer de la repentance aux tabassages, de plus en plus graves et bientôt quotidiens.

Bethany, dont la grossesse était de plus en plus flagrante, dut affronter le fait que son mari cherchait à lui faire perdre le bébé, et c'est à ce moment-là, à mesure que le besoin instinctif de protéger son enfant commençait à faire surface, qu'elle finit par écouter la voix de son âme.

Quelle que fût la fréquence des raclées, Bethany faisait en sorte de dissimuler toute trace de coup trop facilement repérable, et le bébé tint bon dans le ventre maternel. Elle devint peureuse, commença à s'isoler, à se couper d'une grande partie de ses amis et de sa famille. Ne voulant pas qu'on fût témoin de son échec personnel et conjugal, elle s'accrochait, comme beaucoup de femmes battues, à la croyance qu'à la naissance du nourrisson les choses redeviendraient comme avant. Mais à présent, sa voix intérieure se faisait forte et limpide, elle l'entendait résonner, et ne pouvait plus ignorer ce qu'elle lui disait.

«Trop tard, trop tard, trop tard...»

À huit mois de grossesse, dans un état de désespoir total, Bethany finit par se confier à une amie, qui essaya de la persuader de quitter son mari. Tout en sachant que la situation était sans issue et qu'il finirait par la tuer, Bethany, après avoir de nouveau parlé à son amie, et malgré sa terreur, se laissa finalement convaincre. Mais elle savait, son âme savait, que la fin était proche.

Quinze jours plus tard, on découvrit le corps de Bethany chez elle, dans sa cuisine. Son mari était là,

assis à côté d'elle, attendant calmement l'arrivée de la police. Il n'avait nullement l'intention de fuir : il reconnut le meurtre de sa femme ; son acte ne lui inspirait aucun remords, et il était convaincu – c'est ce qu'il déclara – que sa femme ne lui avait laissé aucun autre choix.

Une question demeure : les choses se seraient-elles passées différemment si Bethany avait été plus attentive à son être intuitif ? Aurait-elle pu empêcher son propre assassinat et celui de son bébé ?

Lorsque je parlai à Bethany, plusieurs mois après son meurtre, je ne constatai de sa part ni colère ni ressentiment pour avoir vu son existence interrompue si prématurément, ni de déception pour son bébé et la vie qu'il n'avait pas eue – ou dirais-je plutôt pour la vie qui aurait pu être la sienne sur cette terre. Bethany m'apparut nimbée d'un halo de lumière si vive que, tout d'abord, j'eus peine à la distinguer. Cette lumière s'accompagnait d'un sentiment très intense d'amour et de paix, et, après quelques minutes, elle s'avança vers moi et je la vis plus nettement : elle tenait tendrement son enfant dans ses bras, un petit garçon si beau, si plein de vie ; le sourire de Bethany, tandis que je transmettais ces informations à sa famille, était magnifique. Elle ne souhaitait rien de plus qu'entrer en communication avec eux par mon intermédiaire. Leur apprendre que son bébé était né, qu'elle allait bien, était en bonne santé, et qu'ils étaient vraiment heureux ensemble lui apporta la paix dont elle avait tant besoin, et cet apaisement était manifeste.

« Si seulement j'avais écouté, me dit Bethany. Si seulement j'avais écouté. L'issue aurait été identique car mon heure était venue, et mon bébé n'était pas destiné à voir le jour sur le plan terrestre, mais si j'avais écouté

la voix de Dieu en moi, je n'aurais pas eu une telle peur de la vie. Si j'avais reconnu la présence de Dieu en moi, je n'aurais pas été aussi désespérée; je ne me serais jamais à ce point vue comme l'image même de l'échec, si je m'étais rendu compte qu'aux yeux de Dieu j'étais l'image même de la réussite.»